

Thomas Ligotti

VOIX ENTENDUE PRÈS D'UN TEMPLE

Ils vont, dans cette campagne. Une campagne? Non, pas vraiment. Des cailloux, des buissons épineux, une herbe dure entre de grandes plaques de pierre grise, c'est la garrigue, il n'y a jamais eu ici de cultures. Et personne non plus, à errer sur cette terre déserte.

Si déserte qu'ils sont tentés de penser qu'ils ne savent pas d'où ils viennent.

Et les voici devant quelques murs ruinés, sans doute les restes d'une bergerie. Et, c'est irrésistible, ils en franchissent la porte, étroite, envahie par les branches d'un figuier. Attends, dit-il. À deux mains, il soulève les plus basses de ces grosses branches noueuses, et son amie se penche, elle passe. Ils sont dans une salle. Le plafond est encore en place, le sol encore couvert de dalles. Les murs...

Mais ce sont des figures! s'écrie-t-elle. En effet, sur une paroi, non, sur deux, sur trois, des hommes et des femmes, grandeur nature, debout dans le crépi qui s'écaille. Oh, effacés! Oh, de bien peu de couleur, désormais! À peine si du rose et du bleu sont visibles dans les effritements du vieux plâtre. Quant aux visages! Combien y en avait-il? Un seul peut-être. Un qui s'est élevé, au dessus de ces corps qui semblent nus comme une montgolfière à l'horizon d'un soir d'été, et bientôt on ne la sait plus. Sommes-nous bien sûrs de ce que nous voyons? dit-il, ou dit-elle. Non, se disent-ils. Mais ils sont maintenant dans une autre salle. Et là un socle, avec rien dessus sauf une inscription, presque effacée.

Crois-tu que nous pourrions déchiffrer ces signes, si nous cherchions? demande la jeune femme, agenouillée, presque nue, tout contre la pierre, sur le gravier presque rouge où il y a des brindilles. Et montrant du doigt à son ami un certain groupe de lettres, six ou sept, un peu en retrait des autres. Non, je ne crois pas, répond-il. Ce ne sont pas des mots que nous ayons sus, dans nos vies. Il se penche, pourtant. Même, il s'agenouille, à son tour, il tend sa main, lui aussi... Non, n'essayons pas de comprendre. Et d'ailleurs c'est si sombre, ici. Nous sommes dans un temple, dit-elle. Nous sommes dans les ruines d'un temple.

Ils s'attardent. Ils vont d'une salle à une autre car il y en a de nombreuses. Ils vont comme ils l'auraient fait dans leurs vies. Avec maintenant du sable sous leurs pieds, dont ils aiment la chaleur. Et soudain... Ah, qu'est-ce que c'est? s'effraie-t-elle. Il répond: Quelqu'un a crié.

- Non, pas crié, appelé.
- Appelé, non, c'était trop...

Yves Bonnefoy

Traduzione di Feliciano Paoli

VOCE UDITA VICINO A UN TEMPIO

Stanno andando, per questa campagna. È una campagna? No, non proprio. È la gariga. Sassi, cespugli spinosi, un'erba dura tra lastroni di pietra grigia. Qui mai ci sono state colture. E neppure qualcuno che vagasse su questa terra deserta.

Così deserta che quasi indulgono al pensiero di non sapere da dove vengono.

Ed eccoli davanti a dei muri diroccati, deve essere ciò che resta di un ovile. Ed è più forte di loro, ne varcano la porta stretta invasa dai rami di un fico. Aspetta, lui dice. Solleva con ambedue le mani i più bassi dei grossi e aggrovigliati rami, e la sua amica si china, passa. Sono dentro una sala. È ancora integro il soffitto, per terra ancora il pavimento di lastre. I muri...

Lei prorompe in un grido: guarda le figure! In effetti, su di una parete, no, su due, su tre, uomini e donne a grandezza naturale, in piedi sull'intonaco che si sta scagliando. Oh, sono pressoché stinte. Oh, ormai non hanno quasi più colore! Si vede appena un po' di rosa e blu nelle scaglie del vecchio intonaco. E i visi? Quanti ce n'erano? Non più di uno, forse. Uno che è andato su, sopra questi corpi che sembrano nudi come una mongolfiera all'orizzonte di una sera estiva; e presto non la si vedrà più. Dicono, lei o lui: siamo così sicuri di ciò che vediamo? Si dicono che no. Ma ora sono in un'altra sala. E c'è uno zoccolo, che non ha nulla sopra se non un'iscrizione, quasi sparita.

E se provassimo a decifrarli questi segni, tu credi che potremmo riuscirci? chiede la giovane, quasi nuda, inginocchiata a ridosso della pietra, sulla ghiaia rossastra e sparsa di ramuncoli. E così con un dito mostra al suo amico un gruppo di sei o sette lettere, un po' discoste dalle altre. No, le risponde, non credo. Non sono parole che abbiamo conosciuto, nelle nostre vite. E tuttavia si china, anzi s'inginocchia, a sua volta, protende la mano, anche lui... No, non cerchiamo di capire. E d'altronde fa così scuro qui, siamo in un tempio, dice lei. Siamo tra le rovine di un tempio.

Indugiano. Vanno dall'una all'altra delle numerose sale. Vanno come l'avrebbero fatto nelle loro vite. Ora c'è della sabbia sotto i loro piedi, e ne amano la calura. E d'improvviso... Ah, che cos'è? si chiede impaurita. Lui risponde: qualcuno ha gridato.

- No, non gridato, ha chiamato.
- Chiamato, no, era troppo...

Il hésite, il ajoute: c'était trop... seul.

Et qu'il est épais, maintenant, ce silence qui entoure le temple, qui règne aussi dans ces salles, ce silence de grand été avec rien que quelques cigales et ce peu de vent qui remue des tuiles sur ce qui reste du toit!

– J'ai peur, dit-elle.

– Non, dit-il. Nous n'avons peut-être rien entendu.

Mais alors, et comme en réponse, le second de ces cris, ou de ces appels, et c'est bien plus long cette fois, une sorte de hululement où il y a de la plainte, mais aussi du très lointain, du sauvage, du triste. Quelques secondes de cette modulation, puis tout de même elle cesse. Et à nouveau si grand le silence. Si, comment dire, indéchiré. Si impénétré.

– C'était là.

– Oui, tout près.

Ils savent que c'est dehors mais tout près. À deux pas dehors, à gauche de cette autre porte qui ouvre devant eux sur l'herbe très haute dans la lumière, une herbe désordonnée, cachant presque l'horizon des montagnes bleues. Une herbe avec des fleurs jaunes.

BÊTE EFFRAYÉE

Ils l'on heurtée dans ces buissons qu'ils écartaient pour se faire voie. À hauteur de leurs yeux dans les branches où elle avait grimpé, maintenant enchevêtrée dedans, prise au piège. Ils la voient, elle les regarde. Son regard est un cœur battant, une pensée.

Et voici que tu la prends dans tes mains, la retire de ce feuillage, elle ne se débat pas, dirais-tu même que tout son corps se détend? Comme si elle se savait déjà morte, avec l'ultime recours, sous le ciel clair, c'est l'après-midi encore, d'essayer de feindre de l'être.

Morte, pour être abandonnée sur ces pierres qui n'ont pas de cesse sous leurs sandales, et là-bas, dans cette guarrigue, c'est déjà un peu de la nuit.

Touche ce pelage, c'est doux. Mais attention à ces griffes!

Le pelage est le marron sombre d'une châtaigne tombée, il a même cette étroite zone de blanc qu'offrent, par en dessous, les châtaignes. Mais c'est aussi la couleur que prend maintenant le flanc de cette colline que jusqu'à présent nous suivions. Bien finies les étincellances qui bougeaient dans ses ajoncs, il y a un instant encore. Monte la terre brune sous le vert sombre et le peu de jaune et de rouge.

Et regarde ces yeux!

Les yeux sont l'énigme du monde. Car est-ce un regard, ce que tu vois dans cette vie que tu tiens dans tes mains, en commençant à te demander ce que tu

Lui esita, aggiunge: era troppo... solo.

E com'è spesso ora questo silenzio che circonda il tempio, che regna anche dentro le sale, questo silenzio di un'estate vasta e niente se non cicale e un vento lieve che smuove i coppi su i ruderi del tetto.

– Lei dice, ho paura.

– Lui dice, no. Forse non abbiamo sentito nulla.

Ma allora, e quasi in risposta, il secondo di questi gridi, o di questi richiami, e questa volta dura molto di più, una sorta di ululato con dentro del pianto e in più, ma da molto lontano, un che di selvatico, di triste. Alcuni momenti di questa modulazione poi anche questa cessa. E di nuovo il silenzio, così grande. Così, come dire, inviolato. Così impenetrato.

– Era là.

– Sì, vicinissimo.

Sanno che è lì di fuori, ma molto vicino. Fuori a un paio di passi, a sinistra di questa altra porta che dà davanti loro sull'erba molto alta nella luce, un'erba disordinata, che quasi nasconde l'orizzonte delle montagne azzurre. Un'erba con fiori gialli.

UNA BESTIA SPAVENTATA

Ci hanno sbattuto contro, tra questi cespugli che scostavano per farsi strada. All'altezza dei loro occhi tra i rami dove si era arrampicata, ora vi è imprigionata, presa in trappola. Loro la vedono, lei li guarda. Il suo sguardo è un cuore che batte, un pensiero.

Ed ecco che tu la prendi nelle tue mani, la togli da quel fogliame, lei non si dibatte, diresti perfino che tutto il suo corpo si rilascia. Come se sapesse di essere già morta, con l'ultima difesa di far finta di esserlo, sotto il cielo chiaro di un pomeriggio che dura.

Morta, per essere abbandonata, su queste pietre che sentono a non finire sotto i loro sandali, e laggiù in questa gariga, sta per farsi notte.

Senti che pelo morbido. Ma fa attenzione agli artigli!

Il manto è il marrone scuro di una castagna caduta, è identica perfino la striscia di bianco che si vede sotto nelle castagne. Ma ora è lo stesso colore che prende il fianco di quella collina che abbiamo fin qui costeggiato. Il tremolante scintillio nei suoi cespugli è finito adesso, da appena un attimo. Sale la terra bruna sotto il verde scuro con appena un tocco di giallo e di rosso.

E guarda che occhi!

Gli occhi sono l'enigma del mondo. Non è forse uno sguardo che vedi in questa vita che tieni tra le mani, mentre ti stai chiedendo che cosa ne farai,

vas faire d'elle, oui, lui rendre sa liberté, mais quoi d'abord? D'autant que ni toi ni moi ne savons lui donner de nom.

Une belette, une baleine, disait Hamlet. Ou rien que la dérive des nuages dans le ciel de la nuit maintenant tombée. Le flageolet a des trous sur lesquels nos doigts ne savent pas se poser! Une belette, dis-tu, un furet? Qu'est-ce qu'un furet, qu'est-ce qu'un blaireau? Je voudrais connaître les noms, dis-tu. Moi je voudrais en imaginer, mais le langage est aussi fermé sur ses ajoncs et ses pierres que le sol de cette colline, tout près de nous, même sous nos pieds. Et je ne vois même plus, si, tout de même un peu, ces petits yeux, ce regard.

Et brusquement la bête se débat, se libère presque. Et tu resserres tes mains, tes doigts. Elle est à nouveau tout immobile.

Va la poser sur cette pierre, là, devant nous. Cette pierre qui brille un peu, car voici que la lune s'est levée, elle a quelques lueurs pour cet affleurement du rocher, une étendue presque nue, et plate, bien qu'elle ait des bosses mais légères. On croirait la table d'un sacrifice.

Je touche le dos de la bête, ne dois-je pas lui dire adieu, avant qu'elle ne s'échappe, dans ce monde qui ne nous a pas enseigné tous les mots qu'il faudrait, tous les gestes qui délivreraient?

Et déjà tu te penches, mais nous sursautons, l'un et l'autre, un cri a été poussé, là-bas, près de ces ruines où nous étions, tout à l'heure. Un cri, puis, nous écoutons, quel silence, et à nouveau c'est lui, et qui se prolonge, cet hululement, puis s'arrête.

C'est le même, nous disons-nous. Et de même qu'après du temple, nous avons peur.

Mais rien, rien d'autre, rien de plus dans le silence de là-bas et de toutes parts, ce silence qui fait corps avec ce qu'il y a de nuit tout autour de nous, et en nous. Car c'est vrai, je l'ai déjà dit, qu'il fait nuit maintenant, sauf toutefois sur cette petitie étendue de pierre grise, presque brillante.

Distraitement tu as posé la bête sans mouvements sur la pierre. D'un bond elle se déploie et déjà elle a disparu dans les broussailles noires voisines.

NOTE

Deux fois déjà je me suis demandé comment, premier homme et première femme que nous étions, nous sommes sortis du jardin originel. Et je me poserai la question encore. Nos mots sont si peu capables de rendre compte du plus évident, du plus simple! Il ne peuvent que s'en approcher par des récits qui varient avec nos humeurs d'un jour ou d'un autre.

Mais aujourd'hui je me tiens loin de la grande porte qui s'est refermée derrière nous. J'erre, nous errons, en d'autres régions de ce grand plateau désert qui s'étend presque à l'infini devant elle, parsemé de pierres, de maigres buissons bas, avec parfois des pins d'Alep dans les creux et des chênes verts. En français, mes chers amis italiens, nous appelons cela des garrigues.

Yves Bonnefoy

sì, ridarle la sua libertà, ma a cosa anzitutto? Se né tu né io sappiamo darle un nome.

Una donnola, una balena, diceva Amleto. O solo la deriva delle nubi nel cielo della notte che intanto è calata. Il piccolo flauto ha dei buchi sui quali le nostre dita non sanno posarsi. Una donnola, tu dici, un furetto? Cos'è un furetto, cos'è un tasso? Tu dici, vorrei conoscere i nomi. Vorrei, io, immaginarne, ma il linguaggio è chiuso nei suoi cespi di spini e nelle pietre come la terra di questa collina, vicinissima a noi, che con i nostri piedi calchiamo. E oramai vedo appena questi occhietti, questo sguardo.

E l'animale si dibatte bruscamente. Quasi si divincola. Tu però con le mani e con le dita stringi la presa. E allora lei ridiviene immobile.

Mettila là, su quella pietra davanti a noi. Questa pietra che un po' riluce, è la luna che intanto si è alzata, ed ha un po' di luore per queste rocce affioranti, una nuda e piatta distesa, pur con dei timidi bozzi. Viene da pensare all'ara di un sacrificio.

Tocco la schiena dell'animale, non devo dirgli addio, prima che se ne fugga, in questo mondo che non ci ha insegnato tutte le parole di cui si avrebbe bisogno, tutti i gesti che ci avrebbero liberato?

E ti stai già chinando, ma tutti e due abbiamo un soprassalto, c'è stato un grido laggiù vicino le rovine dove eravamo un momento fa. Un grido, poi, ascoltiamo, che silenzio, e ricomincia quel prolungato ululo, poi smette.

È quello di prima. Ci diciamo. E proprio come prima, vicino al tempo, abbiamo paura.

Ma niente, nient'altro, niente di più nel silenzio di laggiù e di ovunque, questo silenzio che fa corpo con quanto di notte c'è intorno a noi, e in noi. È vero infatti, l'ho già detto, che ora è annottato, ma non su questa piccola distesa di pietra grigia, che quasi risplende.

Tu, con fare distratto, hai posato la bestiola immobile sulla pietra. Con un salto balza più in là ed è già sparita tra i neri e vicini cespugli.

NOTA

Già per due volte mi sono chiesto in che modo siamo usciti dal giardino originale, quando eravamo il primo uomo e la prima donna. Ed è una domanda che ancora mi porrò. Le nostre parole sono così poco adatte a dare conto del più evidente, del più semplice. Non possono che avvicinarsi con racconti che variano, da un giorno per l'altro, secondo i nostri umori.

Ma oggi me ne sto lontano dal portone che si è richiuso dietro di noi. Sono errante, siamo erranti, in altre regioni di questo vasto altopiano deserto che si estende quasi all'infinito davanti alla porta del giardino, con pietre sparse, cespugli bassi e sparuti, e a volte con querce verdi e pini di Aleppo qua e là nelle doline. Sono *garrigues*. Nella lingua francese, noi le chiamiamo così, cari amici italiani.

Yves Bonnefoy